

Socrate et ses contemporains

Par Sylvie Queval, Maître de conférences à l'Université de Lille 3

Trois hommes vont retenir l'essentiel de notre attention, ils sont contemporains et connurent à la fois les années de la plus grande gloire d'Athènes - ce qu'on a appelé le « siècle de Périclès » et qui dura une quarantaine d'années – et les années de déclin, de défaite militaire et de guerre civile. Le plus âgé, Protagoras, est né vers 485 av. J.C., le second et le mieux connu, Socrate, est né en 470 et le troisième, Démocrite naît en 460.

Tous les trois sont des fondateurs, des pionniers, ils initient des modes de pensée dont les effets sont encore sensibles, ils ouvrent des voies dont on n'a pas fini d'explorer les richesses. Autour d'eux et après eux viennent leurs élèves, plus ou moins célèbres, plus ou moins talentueux, nous en évoquerons quelques uns.

Avant d'aller à la rencontre de Protagoras, Socrate et Démocrite, il me semble indispensable de restituer le contexte historique, politique et culturel dans lequel ils vécurent. Je ne crois pas, en effet, qu'on puisse bien restituer ce que furent les démarches intellectuelles de Socrate et de ses contemporains si on ne commence pas par se ressouvenir de ce contexte. L'illusion rétrospective menace toujours ceux qui veulent se mettre à l'écoute de voix vieilles de plus de vingt siècles, mais ce serait certainement une autre illusion que de croire que nous pouvons comprendre ces penseurs en les isolant du climat où s'est épanouie leur pensée. C'est pourquoi un rappel historique servira de partie introductive.

Nous pourrons ensuite aller à la rencontre de nos penseurs hors pairs. Démocrite nous retiendra d'abord parce que, tout novateur qu'il ait été, il conserve encore plusieurs traits qui le rattachent au groupe de ceux qu'on désigne comme « présocratiques ». C'est ensuite à Protagoras que nous nous arrêterons, à lui et à quelques grands sophistes. Enfin, *last but not least*, Socrate marquera le terme de notre parcours et nous nous demanderons ce qui le distingue de ses contemporains.

Athènes : de la gloire au déclin

Il est commode de poser quelques dates qui serviront de repères et de cadres à la présentation de la génération de Socrate et à celle qui suivit.

C'est en 448 que prennent fin les guerres médiques. Xerxès renonce à toute tentative d'incursion en mer Egée et sur le sol grec, et en 447 Athènes prend la tête de la ligue de Délos et affirme son hégémonie sur la mer Egée. Une personnalité d'exception va marquer les années suivantes, celle de Périclès qui sera nommé quinze années consécutives, stratège.

Or, en 443, quand Périclès est élu pour la première fois, Protagoras a une quarantaine d'années, Socrate a 27 ans et Démocrite 17. Ces trois hommes furent donc contemporains des artistes que Périclès fait travailler à faire d'Athènes, non seulement une puissance militaire et économique mais aussi, un foyer culturel: Phidias, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane ... Périclès, par ailleurs, affermit et précise les institutions démocratiques.

Mais la période heureuse et glorieuse d'Athènes fut finalement bien courte, elle ne dura que douze ans puisque en 431 débuta la guerre du Péloponnèse. En 429 Périclès meurt, la peste décime la ville. L'expédition de Sicile (415-413) est un fiasco et en 404, Athènes capitule devant Sparte ; ses fortifications sont abattues. Protagoras est alors mort depuis 18 ans, il reste 5 ans à vivre à Socrate et 34 à Démocrite.

La démocratie qu'avait entretenue et développée Périclès s'éteint avec la défaite militaire et un régime oligarchique s'instaure : trente tyrans vont exercer une répression contre les démocrates dont la plupart fuit Athènes. Socrate refuse de fuir et ne doit alors sa survie qu'à la chute du régime tyrannique en 403, mais la démocratie restaurée, les cicatrices de la guerre civile ne sont pas fermées. Socrate en fera les frais en 399.

Le rappel de ces dates montre à quel point le contexte historique dans lequel ces penseurs menèrent leur existence, fut mouvementé. Il est impossible de saisir toute la portée des positions de Protagoras ou de Socrate si on l'oublie. En revanche, ce contexte ne semble pas avoir eu un fort impact sur la pensée de Démocrite. Parce que le penseur d'Abdère fait figure de marginal en ces décennies où la vie intellectuelle s'est concentrée à Athènes, commençons par lui consacrer notre attention ; nous reviendrons ensuite à Athènes.

Un penseur en marge : Démocrite d'Abdère (460 – 370)

Démocrite naît vers 460 à Abdère, une ville de la côte thrace sur la mer Egée. Il parcourt le monde et semble être allé jusqu'en Inde. Il est possible qu'il soit passé par Athènes mais ce n'est pas certain. Il a développé au cours de ses voyages, un esprit encyclopédiste et un goût des observations et des collections zoologiques et botaniques. On a conservé les titres d'une cinquantaine d'ouvrages qu'il aurait écrit mais dont il ne nous reste que quelques fragments.

Alors qu'il est le contemporain légèrement plus jeune de Socrate, puisqu'il naît une dizaine d'années après lui et meurt bien après lui, il est généralement classé parmi les présocratiques. Il faut expliquer pourquoi.

Tout d'abord, les préoccupations de Démocrite sont encore largement celles des hommes des générations qui le précèdent. Sa question majeure est en effet d'ordre cosmogonique ; comme tous les présocratiques, il s'interroge sur la façon de comprendre comment le monde demeure le même alors que tout est mouvement et changement. L'originalité de Démocrite n'est pas dans la question mais dans la réponse. A la suite de Leucippe, un autre abdéritain dont on sait bien peu de choses, il

soutient que le monde est composé d'atomes et de vide. Le mot « atome » signifie « insécable, indivisible », ces unités de matière s'agrègent et désagrègent pour former sans cesse de nouveaux êtres. Tous les atomes sont de même substance mais forment des composés différents par leur agencement. La connaissance s'explique par le transfert de corpuscules qui se détachent d'un corps en en gardant la figure et qui viennent frapper un organe des sens d'un récepteur qui alors « connaît ». Les dieux eux-mêmes sont faits d'atomes dont la combinaison est passagère.

Au siècle suivant, un Athénien, Epicure, héritera de cette théorie atomiste mais il l'exploitera à des fins morales. Démocrite peut donc être un en sens considéré comme un précurseur mais, alors qu'à Athènes, la réflexion s'est déjà recentrée sur l'homme et sur les questions politiques et morales, il appartient encore à l'âge des « physiciens ».

Les quelques éléments de sa biographie dont nous disposons, en font par ailleurs un de ces sages comme en connurent les VI^{ème} et VII^{ème} siècles et Diogène Laërce dit qu'il reçut l'éducation de mages chaldéens.

Démocrite est un penseur en marge dans tous les sens de l'expression : d'une part il étudie et enseigne très loin d'Athènes au moment où cette ville draine et concentre tous les talents ; d'autre part il s'attache à des questions qui ne sont plus celles qui occupent la majorité de ses contemporains. Ce sont en effet les questions éthiques et politiques qui sont maintenant sur le devant de la scène athénienne : comment vivre ensemble ? Qu'est-ce qu'une vie bonne, une vie juste ? Comment accéder au bonheur ? Voilà le type de questions qu'on discute à Athènes. Le tournant du VI^e au V^e siècle avait été celui du passage du mythe à la raison, le tournant du V^e au IV^e est celui du passage des questions cosmologiques aux questions éthico politiques.

Revenons, après ce détour par Abdère, à Athènes et voyons comment les événements tumultueux qui ont été évoqués imprègnent la pensée, orientent les questionnements et favorisent la naissance d'un humanisme auquel participent, au-delà de toutes leurs différences, et Protagoras et Socrate.

Démocratie et sophistique

Avec Périclès, les institutions démocratiques se sont trouvées confirmées. La direction de l'Etat est donc l'affaire de tous les citoyens, chacun peut s'avancer à la tribune lors des réunions de l'*Ecclesia* (trois à quatre fois par mois) pour donner son avis, chacun peut aussi proposer un projet de loi à la *Boulè*, le conseil constitué de membres tirés au sort. Chacun est aussi susceptible de devenir juge au tribunal de l'*Héliée*, tout comme il peut y être convoqué comme accusé et avoir à s'y défendre seul.

On comprend que dans un tel cadre, savoir prendre la parole en public et savoir persuader son auditoire étaient des compétences très prisées. Il n'est pas surprenant alors que des professionnels se faisant fort de vous apprendre, moyennant finance, à défendre n'importe quel point de vue et à répondre à n'importe quelle objection, aient eu toute chance de faire fortune. Ceux qui se désignaient

eux-mêmes comme des sophistes, des hommes habiles, arrivaient donc à point nommé. « Ils étaient accueillis princièrement » écrit J. de Romilly¹. Le succès de Protagoras, le premier d'entre eux, ne se comprend que dans le contexte de cette démocratie triomphante.

Ceux que l'on regroupe sous l'étiquette commune de « sophistes » n'ont pas en commun une doctrine ou un programme, mais ils ont en commun d'être des éducateurs. Et il faut bien mesurer l'importance de ce qui se produit en matière d'éducation, à Athènes, dans cette fin du Ve siècle. La vieille aristocratie avait jusque là compté d'abord sur l'hérédité pour former sa jeunesse, puis sur l'exemple des Anciens et les traditions. On avait alors confiance en la vertu du sport et de l'entraînement militaire. Or, c'est une cohorte d'étrangers qui arrive à Athènes en soutenant être de véritables éducateurs, capables de former les hommes à devenir des citoyens vertueux par des exercices rhétoriques.

Le succès des sophistes n'est pas sans ombre et ces nouveaux venus qui n'ont en commun que de prétendre pouvoir transmettre une *techné*, un savoir faire, provoquent irritation et scandale dans certaines couches de la population athénienne. La pièce d'Aristophane, *les Nuées*, qui fut jouée en 423, révèle exactement cette résistance du parti conservateur à la nouvelle éducation. Le poète ironise sur « ces jeunes gens au teint pâle et aux épaules étroites qui s'épuisent en étude » au lieu de s'entraîner sur le stade. Il faut noter que c'est Socrate qu'Aristophane choisit comme figure de sophiste vendant son savoir aux parents soucieux de préparer au mieux leurs fils à la vie politique. C'est qu'en dépit des divergences qui l'oppose aux sophistes, Socrate partage avec ces derniers le goût du débat et l'intérêt pour les problèmes humains. On conçoit que pour l'Athénien moyen, Socrate soit apparu comme un sophiste parmi d'autres. Nous verrons ce qui distingue Socrate. Pour l'heure insistons seulement sur ce qu'apporte de nouveau cette fin de Ve siècle : H.I. Marrou² parle d'une « révolution accomplie par les sophistes dans le domaine de l'éducation antique ». Avec les sophistes, le métier d'enseignant apparaît. L'éducation n'est plus seulement une affaire d'entraînement sportif, elle devient exercice intellectuel, acquisition de techniques rhétoriques. La vertu n'est plus innée pour ceux qui sont bien nés, elle n'est plus seulement à développer par l'exercice physique, elle est à la portée de tous ceux qui reçoivent une éducation efficace, le mérite peut s'acquérir !

Voyons de plus près comment ces professeurs que veulent être les sophistes prétendent former leurs élèves et arrêtons-nous sur l'exemple de Protagoras.

Protagoras naquit vers 485 à Abdère, là même où est aussi né Démocrite qu'il connut probablement. Il vint rapidement à Athènes où il fréquenta le milieu démocrate et fut ami de Périclès qui le chargera, en 443, de rédiger les lois pour la ville de Thourioi que les Grecs venaient de fonder en Italie du sud. On sait que Euripide suivit ses cours à Athènes et que Socrate s'entretint avec lui. Le début du dialogue de Platon qui porte son nom nous montre la fébrilité que faisait naître l'annonce de ses

¹ *Les Grands Sophistes dans l'Athènes de Périclès*, éd. De Fallois, 1988, page 37

² *Histoire de l'éducation dans l'antiquité, I Le monde grec*, chapitre V, seuil 1948

consultations (lire 314d sqq). Protagoras eut sans doute, à Athènes, autant d'ennemis que d'amis et la tyrannie des Quatre cents qui occupa le pouvoir quelques mois en 411 condamna toute son œuvre écrite à être brûlée. On lui reprochait entre autres son impiété, il aurait commencé un écrit sur les dieux de la façon suivante : « *au sujet des dieux, je n'ai aucun savoir, ni qu'ils sont, ni qu'ils ne sont pas, ni quelle est leur manifestation. Nombreux sont en effet les empêchements à le savoir : leur caractère secret et le fait que la vie humaine est courte*³ ». On a souvent rapproché cet agnosticisme de Protagoras de celui de son compatriote Démocrite, l'idée était visiblement dans l'air.

Comme l'indique Diogène Laërce, « il fut le premier qui déclara que sur toute chose on pouvait faire deux discours exactement contraires ». C'est lui, en effet, qui inaugura cette méthode dite des « discours doubles », méthode d'enseignement ô combien utile dans une cité où fleurit le goût de la procédure judiciaire. Sur toute question, l'élève de Protagoras apprenait à soutenir avec la même force de persuasion la thèse et l'antithèse, l'éloge et le blâme, l'accusation et la défense, etc. On comprend qu'à ce compte, la vérité se dissout ; n'est plus vrai que ce que l'orateur habile aura rendu suffisamment vraisemblable pour que son auditoire y adhère. C'est ainsi qu'on peut comprendre la formule restée célèbre de Protagoras : « l'homme est la mesure de toute chose », qui signifie que tout est affaire de convention sociale. La question ontologique qui obsédait les présocratiques est abandonnée car la rhétorique vient se substituer à l'ontologie. Il n'y a pas de discours vrais en soi, il n'y a que des discours efficaces et persuasifs. Les hommes ne sont plus invités à interroger la *phusis* ; avec Protagoras ils ont à débattre de la convention, *nomos*, la plus utile au bien commun. La pensée de Protagoras est certes sceptique et relativiste, mais elle est avant tout humaniste et pragmatique.

Ce serait faire un très mauvais procès aux Sophistes que de les accuser d'immoralisme parce qu'ils sont relativistes, car ils cultivent tous le souci de définir une morale mais une « morale à hauteur d'homme » comme écrit L. Jerphagnon⁴. Platon inventera le personnage de Calliclès pour ridiculiser et dénoncer le relativisme des Sophistes, mais aucun des Sophistes réels ne développe une pensée aussi brutale. Bien au contraire, « la loi, qui n'avait plus les dieux pour garants, en trouvaient de nouveaux dans l'intérêt bien entendu des hommes ; la justice ainsi se reconstruisait » pose J. de Romilly⁵.

Sans pouvoir s'arrêter longuement sur les autres grands noms de la sophistique, on doit mentionner Gorgias (485 – 374) dont nous avons conservé le bref *Eloge d'Hélène* et une aussi brève *Défense de Palamède*. Ces deux plaidoyers fictifs illustrent la mode mise en vogue par Gorgias et le procédé auquel il s'agit de former. L'auteur formule une série d'hypothèses pouvant expliquer le comportement incriminé (le choix d'Hélène qui déclencha la guerre de Troie ou la prétendue trahison du héros grec), puis montre que chaque hypothèse laisse l'accusé innocent. « L'impression d'avoir envisagé tous les

³ Cité par J.-P. Dumont dans son édition des fragments des Présocratiques, Pléiade, 1988.

⁴ *Histoire de la pensée*, Taillandier, 1989, page 90.

⁵ Op. cit. p. 226.

possibles donne de la force au plaidoyer ». ⁶ Il faudrait mentionner Prodicos, spécialiste des distinctions lexicales, Hippias, l'exemple même du *self made man*, ou le mystérieux Antiphon ...

Négligeons les différences entre ces hommes et ne retenons que ce qui les réunit : leur commun souci des affaires humaines au détriment des questions cosmogoniques, leur commune conviction que l'éducation est la réponse aux questions éthico-politiques. Ils ont inventé un rapport au monde, celui de l'intellectuel qui sait ce que parler veut dire et qui croit que c'est dans l'échange d'arguments que se dessineront les réponses aux questions que se posent les hommes.

Sous ce point de vue, il est incontestable que Socrate fut un sophiste, car comme le lui fait dire Platon : « je suis censé posséder un savoir ... de quel type de savoir peut-il s'agir ? De celui précisément, je suppose, qui se rapporte à l'être humain ⁷ ». Cette *anthropinê sophia* que revendique Socrate est exactement celle des Sophistes. Certains Athéniens s'y trompèrent et le procès qu'Anytos, Mélétos et Lycon attentèrent à Socrate, en 399, ressemble fort à celui qu'eurent à affronter certains Sophistes. Ce serait pourtant un total contre sens que de faire de Socrate, un Sophiste. Nous verrons pourquoi.

Un penseur inclassable : Socrate (470 – 399)

Quand on aborde cette figure devenue mythique, il faut d'emblée préciser de quel Socrate on parle ⁸. Socrate n'a rien écrit mais on a beaucoup écrit à son propos et, selon que l'on puise à l'une ou l'autre source, ce sont des Socrate assez différents qui se dessinent. Trois de ses contemporains nous en font des portraits contrastés : un « brave homme » selon Xénophon, « un intellectuel fumeux et dangereux » selon Aristophane, un « héros » et un « saint » selon Platon ⁹. Socrate inspira aussi bien Antisthène, le cynique (440 – 336) qu'Aristippe l'hédoniste (435 – 350) ou Euclide le dialecticien (450 – 380). Alors de quel Socrate parlons-nous ? Il nous faut renoncer à connaître le Socrate historique et la prudence commande, quand il s'agit d'exposer ce que dit et fit Socrate, de s'en tenir aux témoignages convergents et d'en dégager ce qui constitua le caractère atypique de cet homme.

Xénophon nous apprend que « Socrate ne fit jamais profession d'enseigner la vertu, mais en se montrant tel qu'il était, il faisait espérer à ceux qui passaient leur temps avec lui qu'ils deviendraient vertueux en l'imitant ¹⁰ ». C'est là la grande différence entre les Sophistes et Socrate : le savoir que ce dernier prétend communiquer n'est pas un savoir technique, c'est un savoir vivre, ou plus exactement un savoir exister, car, et c'est bien connu, Socrate prétend quant à lui ne rien savoir, mais être

⁶ ibid. p. 84.

⁷ *Apologie de Socrate*, traduction L. Brisson, 20d.

⁸ Je me permets ici de reprendre la notice que j'ai rédigé pour l'ouvrage coordonné par J. Houssaye, *Premiers Pédagogues : de l'Antiquité à la Renaissance*, ESF, 2002, pages 38 – 59.

⁹ L. Jerphagnon, op. cit. p. 98.

¹⁰ *Mémorables*, I, II, 3.

capable d'accoucher ceux qui viennent à lui et qui sont gros d'une science qu'ils semblent ignorer. Socrate renvoie donc chacun à sa propre intériorité afin qu'il y découvre la vraie liberté.

Cinq thèmes majeurs et indissociables se dessinent dans cette remarque de Xénophon : (1) l'ignorance socratique (2) le savoir exister, seul vrai savoir (3) l'art d'accoucher les esprits (4) la découverte de l'intériorité (5) la vraie liberté.

1 - L'ignorance socratique

Socrate se dit ignorant et aime à répéter qu'il ne sait rien. Une telle appréciation n'est pas à prendre à la lettre. *Tout ce qu'un honnête homme doit savoir, il le savait lui-même*, assure Xénophon (*Mém.* IV, VII, 1) qui précise qu'il avait même suivi des leçons d'astronomie. En un sens, l'ignorance de Socrate est une ignorance feinte comme le lui dit un de ses interlocuteurs de la *République* de Platon : *je le savais, moi, et j'avais prédit à la compagnie que tu refuserais de répondre et que tu feindrais l'ignorance* (337 a). Si Socrate est ironique dans son affirmation d'ignorance, il n'est pour autant pas un menteur. Il n'affiche d'abord son ignorance que pour conduire les autres à découvrir la leur. Son ignorance est d'abord un procédé pédagogique.

Elle est aussi beaucoup plus, elle est la disqualification des savoirs-objets, de ces savoirs qu'on possède pour les avoir entendus, qu'on peut donc acheter, vendre, échanger. En se déclarant ignorant, Socrate indique que le vrai savoir n'est pas une chose. Il concède à son hôte, lors du banquet que nous rapporte Platon : *quel bonheur, ce serait, Agathon, si le savoir était chose de telle sorte que, de ce qui est plein, il pût couler dans ce qui est vide, pourvu que nous fussions, nous, en contact l'un avec l'autre; comme quand le brin de laine laisse passer l'eau de la coupe la plus pleine dans celle qui est plus vide !* (*Banquet* 175d). Il n'en va pas ainsi, ce que Socrate a à communiquer n'est pas un bien qu'il pourrait transférer. Socrate ne cherche pas à informer, ceux qui viennent à lui ne trouveront rien à puiser en lui. En termes d'acquisition, il n'y a rien à espérer de Socrate, et c'est en ce sens qu'il est ignorant.

Bien loin de s'enrichir en savoir auprès de Socrate, on ressort de sa fréquentation délesté de ses illusions de savoir, ce qui conduit son interlocuteur Ménon à le comparer à *ce large poisson de mer qui s'appelle torpille et qui engourdit aussitôt quiconque s'approche et le touche* (Platon, *Ménon*, 80a). Ce que veut Socrate, à défaut d'informer, c'est former. C'est là la mission que lui confia Apollon et qu'il découvrit à l'occasion d'une révélation que la Pythie - oracle de ce dieu à Delphes - fit à l'un de ses amis, Chéréphon. Ce dernier avait interrogé le dieu pour savoir s'il y avait homme plus savant que Socrate ; or la Pythie lui répondit que nul n'était plus savant.

La conscience de ne pas savoir ce qu'on ignore, telle est donc la première définition qu'on peut donner de la science de Socrate. Socrate tient donc pour ignorance tout savoir qui prétend dépasser les limites de l'humain en un double sens : prétention à une connaissance de ce qui est au delà des forces humaines et prétention à une connaissance de ce qui concerne autre chose que l'homme. C'est

une forme d'humanisme que fonde Socrate, non pas l'humanisme sophistique qui fait de l'homme *la mesure de toute chose*, mais un humanisme qui fait de l'homme le seul et unique objet d'intérêt. C'est cette *science* que Socrate veut communiquer aux autres hommes. Quelle est-elle plus précisément ? Comment se manifeste-t-elle ?

2 - Le savoir exister, seul savoir véritable

Il est entendu que Socrate ne fut pas un maître, il ne tint pas école et ne se fit jamais rémunérer pour ce qu'il communiquait. Platon lui fait dire : *Des disciples à vrai dire, je n'en ai jamais eu un seul. Si quelqu'un désire m'écouter quand je parle. ... je n'en refuse le droit à personne ... je suis à la disposition du pauvre comme du riche, sans distinction, pour qu'ils m'interrogent, ou, s'ils le préfèrent, pour que je les questionne et qu'ils écoutent ce que j'ai à dire. (Apologie 33 a-b).*

Que faisait-il alors ? *Le matin, il allait dans les promenades et les gymnases; à l'heure où le marché bat son plein, on le voyait au marché, et il passait toujours le restant de la journée à l'endroit où il devait rencontrer le plus de monde (Xénophon, Mem, I, I, 10).*

On peut dire que l'activité pédagogique de Socrate a consisté tout simplement à vivre la vie de ses concitoyens, à faire ce que chacun faisait à l'heure et au lieu où il le faisait. En un sens, la vie de Socrate est des plus banales. Socrate n'enseigne donc pas, il ne donne pas de leçon, mais vit avec et comme ceux qu'il veut transformer. Plutarque, au début du II^{ème} siècle après J.C, présente ainsi Socrate : *Socrate ne faisait pas disposer de gradins pour ses auditeurs, il ne s'asseyait pas sur une chaire professorale; il n'avait pas d'horaire fixe pour discuter ou se promener avec ses disciples. Mais c'est en plaisantant parfois avec ceux-ci ou en buvant ou en allant à la guerre ou à l'agora avec eux, et finalement en allant en prison et en buvant le poison, qu'il a philosophé. Il fut le premier à montrer que, en tout temps et en tout endroit, dans tout ce qui nous arrive et dans tout ce que nous faisons, la vie quotidienne donne la possibilité de philosopher. (Si la politique est affaire de vieillards, 26, 796d).*

Peut-on parler de "pédagogie de l'exemple" ? Pas même puisque Socrate n'invite jamais quiconque à faire comme lui et puisque d'ailleurs il ne fait rien d'extraordinaire. Il s'agit pourtant bien au bout du compte d'imiter Socrate, ce qui ne peut vouloir dire que commencer d'*exister* comme lui.

Cette pratique pédagogique, si l'on peut parler ici de "pratique" à propos de conversations sur tout et rien, sur les préoccupations du jour de chacun, s'ancre dans la conviction socratique qu'aucun savoir particulier ne mérite qu'on s'y attarde trop. Ainsi *il désapprouvait l'étude de la géométrie poussée jusqu'aux problèmes difficiles à résoudre ... selon lui ils étaient de nature à consumer la vie d'un homme et ils le détournaient de beaucoup d'autres études utiles (Xénophon, Mem, IV, VII, 3).* Il ne faut pas se méprendre, Socrate ne prêche pas l'ignorance systématique, mais recommande de n'apprendre que ce qui est indispensable à la vie pratique. De l'astronomie par exemple, il faut retenir ce qui permet d'établir le calendrier et de disposer de moyens d'orientation de jour et de nuit. Ce type

de connaissances s'acquiert sans peine auprès des gens de métier, nous dirions "sur le tas", et ne mérite pas le nom de *science* (*sophia*).

La seule science véritable, la seule digne d'être recherchée et communiquée, est celle qui fait produire des actions belles et justes et qui rend la vie digne d'être vécue, car vivre importe moins que bien vivre.

3 - L'art d'accoucher les esprits

Cette *anthrôpiné sophia*, cette science propre à l'homme des choses humaines, ne saurait relever d'un apprentissage, elle ne s'acquiert que dans la relation d'homme à homme, dans le dialogue - maître mot de la pédagogie socratique.

Le dialogue, c'est l'examen mené en commun des actes et des croyances de chacun. Socrate est l'homme du dialogue; à chacun de ses interlocuteurs, il adresse la même question : pourquoi dis-tu ou fais-tu cela ? Quel sens a ton action, ton jugement ? "Examine" est le mot socratique par excellence, ou plutôt "examinons" car Socrate est toujours solidaire de son interlocuteur. La grande maxime socratique pourrait bien être celle-ci, que Platon lui prête : *une vie qui ne se met pas elle-même à l'épreuve ne mérite pas d'être vécue* (*Apologie* 38a). Une telle vie ne serait *pas une vie d'homme mais celle d'un mollusque marin ou celle de toute bête marine emprisonnée dans sa coquille* (Platon, *Philèbe* 21c).

S'il y a bien un art de Socrate, c'est celui de la question qui accule l'interlocuteur à regarder ce qu'il ne pouvait ou voulait pas voir, ses inconséquences et incohérences. Cet art du questionnement porte un nom, la *maïeutique*. Ce terme signifie banalement en grec *l'art de la sage femme* et Socrate rappelait que sa mère, Phénarète, était accoucheuse de métier et qu'il exerçait le même art qu'elle. Ayant longuement décrit les caractéristiques de ce métier, Socrate en vient à poser l'équivalence entre ce dernier et ses propres pratiques.

Ce procédé socratique a pour premier effet, on le voit là, de discriminer les interlocuteurs. Trois situations-types sont ici évoquées, qu'on peut désigner en termes obstétricaux pour filer la métaphore maïeutique : les avortements spontanés, les stérilités et les fausses couches déclenchées. Les hommes qui, comme Ménon mentionné plus haut, resteront paralysés par le questionnement socratique, se détourneront du fils de Phénarète et perdront l'enfant qu'ils portent en eux et qu'est l'*anthrôpiné sophia* recherchée. D'autres n'ont aucun besoin d'un accoucheur n'étant *gros d'aucun fruit*. Il faut noter l'ironie de Socrate qui envoie ces hommes sans sagesse à Prodicos et ses confrères sophistes. D'autres enfin, dociles à l'art de Socrate, se verront extirper leur rejeton estimé non viable. Parmi ceux-là, il en est qui deviennent violents de dépit.

L'art maïeutique est donc un art sélectif, mais la sélection ne se fait pas sur un critère financier comme c'est le cas chez les Sophistes qui éliminent de leur public tous ceux qui ne peuvent payer leur enseignement. Socrate s'adresse certes à qui le veut bien, mais ce n'est pas pour autant que tous tireront le bénéfice attendu de sa fréquentation. Accéder à l'*anthrôpiné sophia* n'est pas donné à

tous : il y faut non seulement de la persévérance (il y a quelque chose d'ascétique dans le mode de formation que propose Socrate), il y faut aussi une bonne nature qui n'ait pas rendu définitivement stérile et tout juste bon à aller écouter un Prodicos. Ce serait une erreur de voir en Socrate le défenseur d'une égalité face au savoir. En termes modernes, on peut dire qu'il prône l'égalité des chances, mais ne garantit pas l'égalité de résultats.

Nombreux furent cependant ceux qui persévèrent et trouvèrent en sa compagnie de grands bienfaits.

4 - La découverte de l'intériorité

Toute l'activité pédagogique de Socrate tient en ce qu'il opère un détournement chez ses interlocuteurs : détournement du dehors vers le dedans, de la surface vers l'intériorité, des apparences vers leur sens. Cicéron, trois siècles après Socrate, aura une claire conscience de ce tournant marqué par Socrate quand il écrira : *jusqu'à Socrate... on s'est occupé des nombres et des mouvements, de la génération et de la corruption de toutes choses, on s'est appliqué à l'étude des astres, de leur grandeur, des intervalles qui les séparent, des orbites qu'ils parcourent, en un mot de tous les phénomènes célestes. Socrate le premier fit descendre la philosophie du ciel sur la terre, l'introduisit dans la demeure des hommes et voulut qu'elle s'enquît de leur vie et de leurs mœurs, des biens et des maux (Tusculanes, V, IV)*. On est même tenté de prolonger le mouvement spatial décrit ici par Cicéron, de le continuer de l'intérieur des *demeures des hommes* jusqu'à l'intimité personnelle, jusqu'au for intérieur.

C'est à ce *savoir en intériorité* que Socrate donne le nom de *vertu*. Le mot est difficile à entendre de nos jours, il s'est chargé de connotations moralistes - voire puritaines - dont il faut le débarrasser pour retrouver son sens primitif; le français *vertu* traduit le grec *arété* qu'on traduirait mieux par *excellence*. Cette science, *l'anthrôpinê sophia*, que Socrate propose à ses interlocuteurs de trouver en eux-mêmes, est la vertu ou la rencontre de soi-même en vérité, la découverte de qui nous sommes, de ce qui nous fait être ce que nous sommes.

On voit alors toute la singularité de la position socratique dans ce débat d'actualité qu'était alors celui qu'ouvrait la question : la vertu s'enseigne-t-elle ? Non, répond Socrate contre Protagoras, si par *enseigner* on entend transmettre un art, un savoir faire, un savoir-objet. Oui, répond Socrate contre la tradition aristocratique, si on entend par là qu'elle n'est pas simple affaire d'héritage de classe. Son "non" choqua autant que son "oui". Il scandalise le démocrate Anytos qui sera un de ses accusateurs, en concluant leur entretien par : *il est à craindre, Anytos, mon compagnon, que la vertu ne s'enseigne pas (Platon, Ménon, 94e)*. Ce dernier le quitte en lui conseillant de *se surveiller* ! Et si, au terme d'un long entretien, il amène le sophiste Protagoras qui se targue d'enseigner la vertu à admettre que cela ne se peut pas, c'est pour - par un magistral retournement ironique - soutenir, lui, que la vertu est une science et peut donc s'enseigner (Platon, *Protagoras*, 361a-c). Protagoras ne peut que dire son admiration pour l'habileté de cet homme, il ne va pas jusqu'à comprendre que la vertu ne peut

s'enseigner comme s'enseignent les autres savoirs, puisqu'elle est un *savoir sans objet*, mais qu'elle se découvre au dedans de soi, étant connaissance de soi.

Socrate heurta d'autant plus ses contemporains qu'il donna à cette intériorité la forme mythique d'un *daimon*, voix divine qui parlait en lui et qui est la préfiguration de ce qu'on appellera plus tard *la conscience morale*.

En déplaçant la vertu du dehors au dedans, de la sphère politique à la sphère morale, Socrate conserve toutefois l'idée grecque selon laquelle elle est l'art de commander. Toutefois avant de songer à gouverner les autres hommes et la cité, il faut être capable de se gouverner soi-même. Avec Socrate, et pour la première fois, la question de la liberté devient un problème moral.

5 - La vraie liberté

Cette liberté que Socrate offre à ceux qui le fréquentent est essentiellement libération, dégagement de tout ce qui entrave la pensée, et d'abord des opinions préformées, véhiculées sans réflexion, et répétées mécaniquement ou dans le souci de se conformer à une majorité. Nombreux sont ses interlocuteurs qui se voient reprocher leur asservissement au grand nombre et à ses préjugés. A tous, Socrate affirme, comme ici à Criton : *il est évident que nous devons prendre en considération non pas ce que diront les gens, mais ce que dira celui qui s'y connaît en matière de justice et d'injustice, lui qui est unique et qui est la vérité même* (Platon, *Criton*, 48a) ou, encore, aux amis de Lachès : *pour qu'un choix soit juste, je crois en effet qu'il doit se régler sur le savoir, et non pas sur le nombre* (Platon, *Lachès* 184e). C'est à juger par eux-mêmes que Socrate exerce ses proches. C'est à cela que vise la maïeutique et que conduit l'exploration de soi.

Un esprit ainsi libéré des entraves de l'opinion ne pourra que produire une existence dégagée de toute contrainte. Socrate, pour désigner la qualité morale de celui qui a su parcourir ce chemin, invente un concept promis à un long avenir, celui d'*enkrateia*. Ce substantif dérive de l'adjectif *enkratês* qui désignait quiconque a du pouvoir sur quoi que ce soit; le substantif ne désigne, lui, que l'autorité morale exercée sur soi-même que les anglo-saxons appellent *self-control* et que l'expression française *maîtrise de soi* traduit le mieux, bien que l'habitude soit de traduire par *tempérance*. C'est à l'*enkrateia* que vise ultimement la formation socratique. Si Socrate ne veut pas être un maître, c'est qu'il sait qu'il appartient à chacun de devenir son propre maître, ce qui est la vraie liberté.

Socrate savait d'expérience personnelle ce que signifie la maîtrise de soi et Cicéron rapporte à ce propos une anecdote significative : *dans une assemblée, un jour, Zopyre qui prétendait connaître le caractère d'un homme par l'examen de son apparence extérieure, lui attribuait des inclinations vicieuses et excitait ainsi le rire des personnes présentes qui ne voyait rien de tel dans Socrate, mais Socrate lui-même vint au secours de Zopyre en déclarant que ces inclinations étaient bien en lui et qu'il en avait triomphé par la raison* (*Tusculanes*, IV, XXXVII). L'examen de soi par soi ne vise qu'à cela, faire découvrir la liberté intérieure. L'homme vraiment libre n'a plus rien à redouter de rien ni de personne. Celui qui, par l'examen de sa vie, a appris à régler ses désirs est devenu législateur de lui-

même, autonome au strict sens étymologique du terme. Socrate est, ainsi, resté le modèle même de la sérénité face à l'approche de la mort car il savait que *aucun mal ne peut arriver à l'homme de bien* (*Apologie*, 41d).

Cette maîtrise de soi qui passe par le contrôle des désirs et leur soumission à la raison ne doit pas être confondue avec un certain puritanisme chrétien, car ce n'est pas la pureté morale que propose Socrate, c'est la possession de soi-même. Il ne s'agit pas de brimer les désirs naturels, mais de n'y être jamais soumis. Socrate savait être bon vivant et Platon nous le dépeint ayant bu plus que tous les autres convives lors du banquet d'Agathon. Pourtant alors que tous, pris d'ivresse, s'endorment au petit jour, Socrate se lève et prend le chemin d'un gymnase où il passe sa journée comme à l'accoutumé. Socrate n'est pas hostile au plaisir en soi, il n'y met qu'une condition, qu'il ne nous rende jamais esclave.

*

L'intérêt mêlé de sympathie que suscitent aujourd'hui les Sophistes et l'étude bienveillante de leur œuvre ont conduit à une juste réhabilitation de leur enseignement et à une relativisation du caractère révolutionnaire de Socrate. Ce sont les Sophistes qui les premiers rompirent avec l'ancienne éducation, faite seulement de transmission des valeurs par imprégnation, et qui inventèrent la profession d'éducateur. Avant Socrate, ils prirent la mesure des besoins nouveaux des cités grecques et se donnèrent les moyens d'y répondre. Socrate n'a longtemps été perçu qu'à travers l'hagiographie que nous en a laissée son plus génial successeur, Platon. Nous ne pouvons plus être dupes, c'est Platon qui fait de Socrate un anti-sophiste. Ses contemporains, Aristophane le premier, avaient - eux - bien des raisons de les confondre, *eux et lui étaient au même titre de hardis novateurs, conduisant la jeunesse athénienne par des sentiers nouveaux ... c'est le propre de cette grande génération, à laquelle Socrate et les Sophistes appartiennent également, d'avoir jeté en circulation un grand nombre d'idées ... tout cela foisonne et s'enchevêtre*, comme l'affirme H.I. Marrou.

Restitué à son univers culturel, Socrate demeure néanmoins cet éducateur qui comprit que sa mission allait au delà d'une formation technique et pragmatique. Il promut cette idée qu'éduquer ne doit pas se limiter à adapter à son temps, mais doit tout au contraire rendre libre à l'égard des contraintes et déterminismes socio-culturels. Il reste la figure accomplie de cet homme libre en qui on vit un éducateur, parce qu'il incarnait ce qu'on attend de l'éducation. Alain condense avec bonheur l'action éducative de Socrate quand il écrit : *Socrate allait et venait, écoutait, interrogeait, cherchant toujours la pensée de l'autre; ne visant point à l'affaiblir, mais au contraire à lui donner toute sa force possible. Dont l'autre souvent s'irritait; car notre pensée, mise au clair, n'est pas toujours ce que nous voudrions; il s'en faut bien. Seul avec soi et libre de tout; seul avec l'autre, et tous deux libres de tout. Il n'y a point de leur pour l'esprit hors de ce chemin-là; il n'y a point d'éducation réelle hors de ce chemin-là* (*Propos sur l'éducation*, LXXXIV).